

vous adressée. J'aurais dû vous la faire passer ce matin, mais cela m'est sorti de la tête. Lisez-la, et vous verrez dans quels termes s'explique votre tuteur.

Lady Glyde considéra la lettre un moment, et, la plaçant ensuite dans ses mains :

— Lisez-la, me dit-elle d'une voix faible. Je ne sais vraiment pas ce que j'ai ; la déchiffrer m'est impossible . . .

Ce billet n'avait pas plus de quatre lignes ; — sa rédaction était si laconique et si négligée qu'elle me frappa tout spécialement. Si mes souvenirs sont exacts, il ne renfermait que ces mots :

“ Très-chère Laura, venez quand vous voudrez. Coupez le voyage en deux en passant une nuit chez votre tante. Désolé d'apprendre que la chère Marian est malade. — Votre bien affectionné, — FRÉDÉRIK FAIRLIE.”

— J'aimerais mieux ne pas aller là . . . j'aimerais mieux ne pas passer la nuit à Londres, dit Sa Seigneurie très-soudainement, et avant même que j'eusse eu le temps d'achever la lecture du billet, si abrégé qu'il pût être . . . N'écrivez pas au comte Fosco ! . . . Je vous en prie, ne lui écrivez pas ! . . .

Sir Percival se versa un autre verre de vin, tenant la carafe avec une telle maladresse qu'il répandit sur la table une bonne partie du contenu. “ On dirait que je n'y vois plus, ” murmura-t-il, se parlant à lui-même d'une voix étrange et voilée. Il leva lentement son verre, le remplit de nouveau, et, une fois encore, d'un seul trait le mit à sec. Je commençais à craindre, étonnée de sa physionomie et de ses gestes, que le vin ne lui montât à la tête.

— Je vous en prie, n'écrivez pas au comte Fosco ! continua lady Glyde avec plus d'ardeur que jamais.

— Pourquoi non ? je serais curieux de savoir, s'écria sir Percival avec un soudain éclat de colère qui nous fit tressaillir toutes deux. Où pouvez-vous plus

convenablement résider à Londres que là où votre oncle lui-même préfère vous voir installée, c'est-à-dire chez votre tante ? Posez cette question à mistress Michelson ! . . .

La combinaison en question était si incontestablement la meilleure et la plus convenable que je ne pouvais trouver aucune objection à y faire. Quelles que fussent, à d'autres égards, mes sympathies pour lady Glyde, je ne pouvais m'associer à ses injustes préventions contre le comte Fosco. Je n'ai jamais rencontré auparavant une lady de son rang, et placée comme elle l'est dans le monde, qui, au sujet des étrangers, manifeste une pareille étroitesse d'idées. Ni le billet de son oncle, ni l'impatience croissante de sir Percival ne semblaient l'affecter au moindre degré. Elle persistait dans ses objections contre une nuit à passer à Londres ; elle continuait à supplier son mari de ne pas écrire au comte.

— Ne parlons plus de cela, dit sir Percival, nous tournant le dos d'une manière assez peu courtoise. Si vous n'avez pas assez de bon sens pour savoir ce qui vous est le meilleur, il faut bien que d'autres vous suppléent. Votre voyage est arrangé ; n'en parlons plus ! On ne vous demande de faire que ce dont miss Halcombe vous a donné l'exemple.

— Marian ! répéta Milady avec un trouble évident. Marian, passer la nuit chez le comte Fosco ! . . .

— Oui, chez le comte Fosco. Elle s'y est arrêtée la nuit dernière pour ne pas faire son voyage tout d'une traite. Et vous n'avez qu'à faire comme elle, à suivre les instructions de votre oncle. Vous coucherez tout simplement, demain soir, chez Fosco, afin d'interrompre un voyage trop long, ainsi que l'a fait votre sœur ! . . . Ne mettez pas trop de bâtons dans mes roues ! Ne me faites pas repentir de vous avoir donné congé ! . . .

Il se leva brusquement, et, par les portes vitrées qui étaient ouvertes, il sortit sous la véranda.

— Milady n'excusera-t-elle, dis-je tout bas, si je me permets de lui faire remarquer qu'il vaudrait mieux ne pas attendre ici le retour de sir Percival ? Je crains beaucoup qu'il ne soit surexcité par le vin.

Accablée, distraite, elle consentit à quitter la salle.

Dès que nous fûmes remontées, saines et sauvées, je fis tout mon possible pour calmer l'agitation de Milady. Je crus de mon devoir de protester contre l'opinion défavorable que le comte me parut avoir inspirée à lady Glyde, et je le fis avec tous les égards, tout le respect convenable.

— Votre Seigneurie excusera la liberté que j'ai prise, dis-je en terminant ; mais elle connaît la parole sainte : “ A leurs fruits, vous les reconnaîtrez. ” Les constantes bontés, les constantes attentions du comte depuis le début de la maladie de miss Halcombe, méritent, j'en suis convaincue, toute notre confiance, toute notre estime. Il n'est pas jusqu'à la sérieuse mésintelligence survenue entre sa Seigneurie et M. Dawson qui ne doive être entièrement attribuée à ses inquiétudes au sujet de miss Halcombe.

— Quelle mésintelligence ? demanda milady tout à coup intéressée.

Je lui fit connaître les fâcheuses circonstances par suite desquelles M. Dawson nous avait retiré ses soins ; — lui en parlant d'autant plus volontiers que je désapprouvais intérieurement, chez sir Percival, l'obstination avec laquelle il cachait à lady Glyde (ainsi qu'il l'avait fait devant moi) tout ce qui s'était passé à cette occasion.

Sa Seigneurie se leva plus agitée, plus alarmée que jamais du moins selon toute apparence, à la suite de mes révélations.

— C'est plus mal, bien plus mal que je ne pensais, disait-elle se promenant par la chambre, avec tous les dehors du trouble le plus vif. Le comte savait fort bien que M. Dawson ne consentirait jamais au départ de Marian ; — il a donc insulté

le docteur, de propos délibéré, pour le renvoyer du château.

— O milady, milady ! m'écriai-je avec l'accent de la remontrance.

— Mistress Michelson, continua-t-elle d'un ton véhément, il n'est pas de paroles au monde capables de me persuader que ma sœur est, de son plein gré, de son libre consentement, au pouvoir de cet homme et dans la maison de cet homme. L'horreur qu'il m'inspire est telle qu'aucun ordre de sir Percival, aucune lettre de mon oncle ne m'amèneraient, si je n'avais à consulter que mes propres sentiments, à manger, boire ou dormir sous son toit. Mais les affreuses inquiétudes que j'ai sur le compte de Marian me donnent le courage de la suivre n'importe où, — de la suivre même chez le comte Fosco . . .

Arrivées à ce point, je jugeai convenable de mentionner que miss Halcombe avait déjà dû partir pour le Cumberland, d'après les explications que sir Percival venait de donner.

— Je n'ose le croire, répondit Sa Seigneurie, je crains qu'elle ne soit encore chez cet homme. Si je me trompe — si réellement elle est partie pour Jimmeridge, — je suis bien résolue à ne point passer la nuit de demain sous le toit du comte Fosco. La plus chère amie que j'aie au monde, après ma sœur, habite dans les environs de Londres. Vous nous avez entendues, moi et miss Halcombe, parler de mistress Vesey ? Je compte lui écrire et lui demander un lit chez elle. Je ne sais pas comment je parviendrai jusque-là ; — je ne sais pas comment j'éviterai le comte ; mais si ma sœur est partie pour le Cumberland, je trouverai bien moyen de gagner ce refuge.

Tout ce que je vous demande, c'est de vous assurer que ma lettre à mistress Vesey partira ce soir pour Londres, aussi sûrement que la lettre de sir Percival sera expédiée au comte Fosco. J'ai quelques raisons de ne pas me fier à la boîte aux lettres pla-